

Le « Carnaval tragique » (1914-1918)

LES DERNIERS JOURS DE L'HUMANITÉ de Karl Kraus

Jacques Bouveresse

Novembre 2014¹

COMME IL L'À INDIQUÉ LUI-MÊME, la rédaction de la grande tragédie de Karl Kraus sur la Première Guerre mondiale, *Les Derniers Jours de l'humanité*² s'est étalée sur une période de presque sept ans. La première ébauche de la plupart des scènes a été conçue au cours des étés de 1915 à 1917, le Prologue à la fin de juillet 1915, l'Épilogue en juillet 1917. De nombreuses adjonctions et modifications ont été effectuées au cours de l'année 1919, dans laquelle est également parue l'édition provisoire en plusieurs parties (d'abord le Prologue et l'Acte I, puis les Actes II et III, et enfin les Actes IV et V) dans trois numéros spéciaux de sa revue, la *Fackel* (Le Flambeau). L'Épilogue avait été publié en novembre 1918, après la levée de la censure. Le texte a encore été soumis par la suite à des révisions plus ou moins importantes et, bien que Kraus ait annoncé en octobre 1920, dans un numéro de la *Fackel*, qu'il était prêt pour l'édition, la version définitive n'a été publiée en fait qu'en mai 1922.

1. Un drame conçu pour un théâtre extra-terrestre ?

Ces précisions ont une certaine importance parce qu'on commet aisément l'erreur de croire que les positions de Kraus sur la guerre ont été dès le début du conflit et pendant toute sa durée à peu près exactement celles qui sont défendues, dans la tragédie, par le personnage du Râleur (*der Nörgler*) dans la confrontation avec l'Optimiste (*der Optimist*). En réalité il n'en est rien, parce qu'aussi bien les orientations politiques de Kraus que son point de vue sur la question de la détermination des responsabilités dans le désastre qui venait de se produire ont changé entre-temps de façon très significative. Comme l'explique Edward Timms dans sa biographie :

La pièce n'exprime pas un unique point de vue d'auteur, mais reflète la réorientation radicale de Kraus sous la pression des événements. Elle a été initialement conçue à partir de cette « position conservatrice » qui n'a pas été répudiée avant octobre 1917. Les révisions qui ont suivi reflètent la désillusion complète suscitée chez Kraus par l'establishment politique autrichien et son soutien à la cause de la social-démocratie. Et le processus de révision final a été influencé par sa réaction contre les chrétiens-sociaux, qui étaient revenus au pouvoir avec les élections de 1920. C'est ainsi qu'une pièce commencée en 1915 par un satiriste « loyal » a été achevée par un républicain radical avec de fortes sympathies socialistes. Cela a provoqué un changement fondamental de paradigme à mi-chemin au cours du processus de composition³.

-
1. Une version très abrégée de ce texte est parue, sous le même titre, dans *Le Monde diplomatique*, n° 728, novembre 2014, p. 14-15.
 2. Karl Kraus, *Les Derniers Jours de l'humanité*, Version intégrale, traduite de l'allemand par Jean-Louis Besson et Henri Christophe, Agone, 2005. (Sauf indication particulière, c'est toujours cette édition qui est citée ici.)
 3. Edward Timms, *Karl Kraus Apocalyptic Satirist – I. Culture and Catastrophe in*

Effectivement, Kraus a commencé, si l'on peut dire, la guerre comme un conservateur plutôt respectueux des puissances traditionnelles, comme la monarchie impériale, l'aristocratie, l'Église et l'armée ; et il l'a terminée comme un républicain convaincu et même comme une sorte de démocrate malgré lui, que les événements avaient contraint à tirer la leçon de la faillite radicale et irrémédiable des autorités en question et de celle des élites politiques, intellectuelles, morales et religieuses en général. On sait à présent que certains des remaniements auxquels il a procédé dans la version finale ont été en relation directe avec l'alliance qu'il a conclue en 1919 avec l'*Arbeiterzeitung* et avec la manière dont il a pris, au contraire, ses distances par rapport à la *Reichspost* et à la presse catholique de droite en général, qu'il avait eu auparavant plutôt tendance à ménager⁴.

L'auteur des *Derniers Jours de l'humanité* a présenté lui-même la pièce comme ce que l'on peut appeler, au sens propre du terme, une « tragédie documentaire », dans laquelle presque rien, ni les événements, ni les personnages, ni les dialogues, n'a eu besoin d'être inventé :

Ce drame, dont la représentation, mesurée en temps terrestre, s'étendrait sur une dizaine de soirées, est conçu pour un théâtre martien. Les spectateurs de ce monde-ci n'y résisteraient pas. Car il est fait du sang de leur sang, et son contenu est arraché à ces années irréelles, impensables, inimaginables pour un esprit éveillé, inaccessibles au souvenir et conservées seulement dans un rêve sanglant, années durant lesquelles des personnages d'opérette ont joué la tragédie de l'humanité. L'action éclatée en centaines de tableaux ouvre sur des centaines d'enfers ; elle est, elle aussi, impossible, dévastée, dépourvue de héros. [...] Les faits les plus invraisemblables reproduits ici se sont réellement produits ; j'ai peint ce qu'eux, simplement, ont fait. Les conversations les plus invraisemblables menées ici ont été tenues mot pour mot ; les inventions les plus criardes sont des citations. Des phrases dont l'extravagance est inscrite à jamais dans nos oreilles deviennent chant de vie. Le document prend figure ; les récits prennent vie sous forme de personnages, les personnages dépérissent sous forme d'éditorial ; la chronique a reçu une bouche qui la profère en monologues ; de grandes phrases sont plantées sur deux jambes – bien des hommes n'en ont plus qu'une⁵.

Des gens qui ont vécu parmi l'humanité défunte et ont réussi à lui survivre, « acteurs et orateurs d'un présent qui n'a pas de chair, mais du sang, pas de sang, mais de l'encre, sont reproduits sous forme d'ombres et de marionnettes et réduits à la formule de leur inconsistance active (*tätige Wesenslosigkeit*)⁶ ». Cette idée remarquable de l'« inconsistance active » est essentielle pour la compréhension de ce qui s'est passé et de ce qui en résulte à présent ; et elle dit même à elle seule presque tout : les personnages dont il s'agit présentent la particularité funeste d'être dépourvus de toute espèce de substance, mais malheureusement pas de la volonté et de la capacité d'agir, qui, jointe à l'inconsistance radicale, n'a pu et ne peut à nouveau engendrer de façon presque mécanique que le pire.

Le drame, qui, comme le dit l'auteur, est fait pour un public martien plutôt que terrestre (d'une part à cause de sa longueur et d'autre part parce que l'horreur qu'il montre est à peu près impossible à voir et à entendre autrement que dans une sorte de cauchemar sanglant), était cependant bel et bien, dans l'esprit de Kraus, conçu comme une œuvre théâtrale et visiblement destiné à être représenté réellement sur la scène.

Habsburg Vienna. – II. The Post-War Crisis and the Rise of the Swastika, Yale UP, 1986 & 2005 ; tome I, p. 372.

4. L'*Arbeiterzeitung* était le journal du parti social-démocrate autrichien, la *Reichspost* celui du parti social-chrétien (conservateur).
5. *Les Derniers Jours de l'humanité*, p. 7.
6. *Ibid.*

C'est un point sur lequel il ne peut guère y avoir de doute, même si Kraus a refusé, dans les années 1920, une proposition qui lui avait été faite dans ce sens par Max Reinhardt et Erwin Piscator et qui, à ses yeux, ne remplissait pas les conditions requises pour que la signification de la pièce puisse être réellement comprise. Il a, du reste, préparé lui-même une « version scénique » du texte, dont une traduction française est également disponible⁷ ; et il n'excluait certainement pas que l'œuvre puisse être représentée dans son intégralité, en soumettant toutefois cette possibilité à la satisfaction de certaines exigences sur lesquelles il n'était pas disposé à transiger.

Quiconque a lu *Les Derniers Jours de l'humanité* peut difficilement résister au sentiment que, comme le dit Timms, « ce n'est certainement pas un drame conçu pour le silence de la page imprimée⁸ » et également à la conclusion qu'il s'agit véritablement d'une œuvre d'une puissance théâtrale à tous égards extraordinaire :

Même les problèmes de transposition d'une pièce prise aussi profondément dans les mailles de la langue allemande en termes accessibles à un public anglais ne sont pas insurmontables⁹, comme la production du Festival d'Édimbourg de 1983 l'a indiqué. Comme son modèle, *La Mort de Danton*, la pièce de Kraus a commencé à produire tout son effet seulement soixante ans après sa publication. C'est le chef d'œuvre submergé du théâtre du vingtième siècle¹⁰.

Luca Ronconi, qui a lui-même mis en scène la pièce dans sa version intégrale, en 1990, à Turin, explique qu'il a vu en elle une véritable anticipation de ce que pourrait être un théâtre réellement adapté à la situation présente :

Ce fut une folie, tentée par beaucoup, que de vouloir ramener aux dimensions d'une chambre, d'un petit intérieur bourgeois, cet événement planétaire et globalisé que fut la Première Guerre mondiale. Kraus, au contraire, a orgueilleusement accueilli le défi de l'histoire en concevant une grande dramaturgie pour une grande guerre. Je suis convaincu que seule une *hybris* titanesque comme celle qui a engendré *Les Derniers Jours de l'humanité*, peut refonder de nos jours un théâtre qui soit véritablement le véhicule d'une expérience, très loin de la pure et simple reconnaissance de l'information. C'est pour cette raison que j'ai continué à fréquenter le texte de Kraus, même après la mise en scène turinoise, en l'utilisant souvent comme matériau d'étude et de travail au sein des ateliers de formation et des séminaires que je dirige à l'intention des acteurs¹¹.

2. Le satiriste et la dénonciation de la véritable trahison

Dans « L'oiseau qui souille son propre nid », une conférence qu'il a donnée à la Sorbonne le 9 décembre 1927, Kraus proteste avec indignation contre l'argument utilisé de tous temps par les imbéciles de tous les pays contre celui qui a eu le courage de dire la vérité à ses compatriotes et ne voit pas de raisons d'hésiter à la redire devant des étrangers.

7. Karl Kraus, *Les Derniers Jours de l'humanité*, Version scénique, traduite de l'allemand par Jean-Louis Besson et Henri Christophe, Agone, 2003.

8. Timms, *op. cit.*, I, p. 381.

9. Il faut souligner que la traduction française du texte par Jean-Louis Besson et Henri Christophe constitue, de ce point de vue, une performance impressionnante, à laquelle on ne pourra jamais suffisamment rendre hommage.

10. Timms, *op. cit.*, I, p. 387.

11. « Une carte "martienne" de la fin de l'Occident pour envisager le théâtre de demain, Sur *Les Derniers Jours de l'humanité* », Entretien avec Luca Ronconi », *Europe*, n° 1021 (mai 2014), p. 118.

J'affirme – explique-t-il – que, pendant la guerre, tout intellectuel s'est rendu coupable de trahison envers l'humanité s'il ne s'est pas révolté contre sa patrie quand celle-ci était en guerre – en se servant de tous les moyens dont dispose un intellectuel. J'affirme que le spectacle qu'offrent les chantres de la guerre et les lèche-bottes de mon propre pays belligérant en venant, une fois la guerre terminée, en pays ennemi pour tendre aux populations une main salie par les contributions qu'apportèrent leurs écrits à l'effusion de sang – j'affirme que le revirement qui les entraîne à fraterniser avec les peuples est bien plus ignominieux que leur activité pendant la guerre, qu'ils aimeraient bien désavouer¹².

Comme le souligne Timms, étant donné le genre de vérités que Kraus, pendant les années de la guerre, s'est fait un devoir de dire à ses compatriotes, il est plutôt surprenant qu'il n'ait pas eu à subir des mesures de répression nettement plus rigoureuses que la simple censure de certains des articles qu'il destinait à la *Fackel*. Ce n'est pas seulement par sa dénonciation de l'horreur du présent, mais également par ses anticipations de la situation, à certains égards encore plus abominable, que la guerre, une fois terminée, ne manquerait pas de laisser après elle, qu'il avait fait réellement tout ce qui dépendait de lui pour apparaître comme quelqu'un qui s'était rendu coupable, au nom de prétendues valeurs universelles de l'humanité, d'une trahison de la pire espèce envers son propre pays.

Il est quelquefois affirmé – écrit Timms – que Kraus a été aveugle à la montée du fascisme et rendu muet par la prise du pouvoir par Hitler. Mais au lecteur attentif ses écrits offrent une abondance d'intuitions pénétrantes sur la mentalité fasciste et les mécanismes sociaux qui l'ont promue. En décembre 1917, quand la victoire sur le front semblait avoir établi la suprématie militaire allemande, il a récité son « Chant du Pan-Allemand » (*Lied des Alldeutschen*)¹³, une satire acerbe de l'idéologie de la domination allemande. C'est un mystère qu'il n'ait pas été arrêté sur le champ, comme Bertrand Russell¹⁴ l'a été en Angleterre pour des critiques plus prudentes des alliés américains. C'est seulement en novembre 1918, après que la censure a été levée, que ce texte a pu être publié¹⁵, et, au cours des mois suivants, Kraus a lu de façon répétée des scènes de son grand drame documentaire *Die letzten Tage der Menschheit* (Les Derniers Jours de l'humanité) qui fait la satire de la mentalité militaire. En janvier 1920, il a inclus « L'empereur Guillaume et les généraux », la scène ridiculisant le comportement pathologique de Guillaume II dans des lectures publiques qu'il a données à Berlin et à Munich, provoquant des réactions qu'il a analysées dans une critique supplémentaire de la « fierté nationale allemande ». Adaptant une anecdote juive familière, il suggère que la « Pan-Germanie », empêchée par les policiers de l'Entente de commettre des nuisances publiques, continue à pisser furtivement dans son pantalon. Quand le policier demande « Pourquoi riez-vous ? », la réponse est « parce que vous croyez que j'ai arrêté¹⁶ ». Kraus a lu cette anecdote prophétique en public le 7 mars, après son retour à Vienne, et

12. Karl Kraus, « L'oiseau qui souille son propre nid », reproduit en avant-propos aux *Derniers Jours de l'humanité*, Version scénique, *op. cit.*, p. 17

13. Cf. *Die Fackel*, n° 499-500, novembre 1918, p. 6, où Kraus explique que le chant a été composé en juillet 1917 et utilisé le 16 décembre 1917, puis à nouveau le 27 mars 1918.

14. Sur le comportement de Russell qui, depuis le début, s'était opposé radicalement, par l'écrit et par la parole, à la guerre et à son propre pays, et a fini, pour cette raison, par passer l'été de 1918 en prison, cf. Bertrand Russell, *Le Pacifisme et la révolution, Écrits politiques (1914-1918)*, traduit de l'anglais par Claire Habart et Olivier Esteves, édition établie et présentée par Olivier Esteves et Jean-Jacques Rosat, Agone, 2014.

15. « Lied des Alldeutschen, Barbarische Melodie », *Die Fackel*, n° 499-500, novembre 1918, p. 6-12.

16. « Meine Eitelkeit und der deutsche Nationalstolz » (Ma vanité et la fierté nationale allemande), *Die Fackel*, mai 1920, n°531-543, p. 20.

dans l'espace d'une semaine le putsch de Kapp à Berlin a confirmé les pires de ses craintes. Bien que le putsch ait été vaincu par une grève générale, le réactionnaire Gustav von Kahr a réussi à déloger le gouvernement social-démocrate de Bavière, et Munich est devenu aussitôt le centre de l'agitation nazie¹⁷.

Dès la première année de la guerre, Kraus semble avoir eu l'intuition, effectivement étonnante, que le processus de militarisation de la vie qui y a conduit et qui a triomphé au moment où elle a éclaté ne s'arrêterait pas avec elle, quelle que soit l'issue à laquelle elle était susceptible de conduire. Une fois revenus chez eux, les soldats allaient nécessairement chercher à remporter les succès qui leur auraient été refusés sur les champs de bataille extérieurs et entreprendraient au besoin une nouvelle guerre, encore plus terrible que celle qui venait de se terminer, contre la population civile de leur propre pays et, plus précisément, contre tous les ennemis de l'intérieur.

Malgré tout – avait-il annoncé déjà en 1915 – le soldat qui revient chez lui ne se laissera pas facilement réintégrer dans la vie civile. Il fera une percée dans l'arrière-pays et là seulement commencera la guerre. Il s'emparera des succès qui lui ont été refusés et la guerre aura été un jeu d'enfants, comparée à la paix qui va maintenant se déchaîner. Dieu nous garde de l'offensive qui nous attend alors ! Une activité terrifiante, qui ne sera plus maîtrisée par aucun commandement, mettra dans toutes les situations de la vie la main sur les armes et sur les plaisirs, et on verra arriver dans le monde plus de mort et de maladie que la guerre n'en a jamais exigé de lui¹⁸.

Peu d'auteurs sont allés aussi loin que Kraus dans la description et la dénonciation des horreurs de la Première Guerre mondiale. Mais il a été également, comme on peut le voir, l'un des rares à percevoir quasiment dès le début le danger de ce qu'on peut appeler la guerre d'après la guerre et à se rendre compte que le « mensonge patriotique », qui avait servi à couvrir les atrocités de la Première Guerre mondiale, allait s'appliquer également à jeter le voile de l'aveuglement et de l'ignorance volontaire sur celles de cette deuxième guerre. Dans un article publié 1^{er} novembre 1918, il écrit à propos de ce qui est en train de se passer, et notamment de la misère et de la famine qui sévissent – une situation que, pour rendre les choses encore plus insupportables, certains trouvent le moyen d'exploiter de façon honteuse :

La main sur l'endroit où même le profiteur de guerre doit avoir un cœur : est-ce que ce n'est pas là la guerre en tant que telle ? La guerre dans laquelle ce ne sont plus les autres qui meurent, la guerre dans laquelle on ne ment pas, la guerre que gagne la faim, après que les généraux et les diplomates l'ont perdue, la guerre qui commence quand les rapports d'état-major cessent ? La main sur le cœur, dont l'avidité a tiré de la mort du monde profit et honneur – car mentir n'aide que quand la patrie appelle les autres – : les choses sont-elles terminées quand la gloire a crevé sur son propre service de dépôt des cadavres ? Est-ce que, après la confrontation avec l'« ennemi », qui, allié dans les souffrances de la guerre, n'est comme individu toujours que victime de son meurtrier, est-ce que tous les sentiments d'hostilité, conformément au dictat des puissances naturelles inamovibles, ne se trouvent pas réservés pour une foule de compatriotes qui, loin à l'écart du danger, ont célébré jusqu'à l'allégresse et mis en poèmes la bestialisation de l'humanité, ont vécu les effets dans des plaisirs cinématographiques et des titres de journaux, et n'ont laissé gâter leur appétit par aucune représentation sanglante, par aucune pensée de la faim d'autrui et de la mort lointaine¹⁹ ?

17. Timms, *op. cit.*, II, p. 6-7.

18. « Nachts » (La nuit venue), *Die Fackel*, n° 406-412, octobre 1915, p. 141.

19. « Die Sintflut » (Le déluge), *Die Fackel*, n° 499-500, novembre 1918, p. 28-29.

Les Derniers Jours de l'humanité comportent de nombreuses scènes qu'on pourrait facilement être tenté de qualifier, comme le fait Timms, de « prophétiques » :

Son expression « L'Allemagne un camp de concentration », jetée sur le papier [en 1915] dans un carnet de notes non publié, révèle une anticipation inquiétante, spécialement quand on la prend avec des scènes prophétiques de *Die letzten Tage der Menschheit* : la foule dégradant les façades d'entreprises commerciales associées à l'ennemi, la critique du bombardement de populations civiles et de la guerre sous-marine à outrance, le réquisitoire contre les exécutions à Kragujevac, la description d'usines fonctionnant grâce au travail forcé, les intuitions concernant l'usage des gaz toxiques. Aucun texte n'aurait pu être plus adapté à la situation dans l'univers des camps de concentration créé par le national-socialisme²⁰.

L'abomination qu'a représentée l'exécution à Kragujevac, pour ivresse et insubordination, de 44 vétérans qui, après avoir passé plusieurs années dans des camps de prisonniers en Russie, avaient été libérés et réincorporés dans l'armée autrichienne, est décrite dans le « Nachruf » (Nécrologie), qui constitue une sorte d'épithaphe sur la guerre²¹. Et elle a fait sur Kraus une impression suffisamment forte pour qu'il en soit question à plusieurs reprises dans les *Derniers Jours de l'humanité*, en particulier dans la Scène finale de l'Acte V, où certaines des victimes de la tyrannie militaire reviennent, comme dans *Richard III* de Shakespeare, sous la forme d'apparitions pour tourmenter leurs meurtriers :

Kragujevac. Deux rangées parallèles de 22 tombes ouvertes. Devant elles, à genoux, quarante-quatre soldats revenus du front. Ils appartiennent à des classes relativement âgées et sont décorés de médailles de la bravoure de tous les niveaux. Des Bosniaques tirent à deux pas de distance. Leurs mains tremblent. La première ligne se tord de douleur au sol. Aucun n'est mort. On leur applique le canon du fusil sur la tête.

Mess des officiers. Le juge militaire en chef lève son verre et, buvant à la santé de son double dans la salle, il prononce ces paroles : Tu sais, j'en aurais fait exécuter même trois cents. Les excès en matière d'ivresse ne sauraient être tolérés. Exceptionnellement, j'ai accordé à ces gens une mort honorable en les faisant fusiller²².

Auparavant, dans la même scène, le Commandant avait proclamé :

Ma devise : la guerre ce n'est pas seulement contre l'ennemi : il faut aussi que les nôtres s'en ressentent²³ !

À l'origine des comportements que décrit Kraus, on trouve presque toujours ce qu'il a appelé, dans *Troisième nuit de Walpurgis*, la théorie et la mentalité de l'« innocence persécutrice » (*verfolgende Unschuld*), qui constitue un des principes de base sur lesquels s'appuie la propagande de guerre : les criminels excellent dans l'art de se présenter à chaque fois comme de petits agneaux innocents (*Mir san ja eh die reinen Lamperl*), qui même lorsqu'ils commettaient des atrocités de la pire espèce, n'ont jamais rien fait d'autre que de se défendre contre le méchant loup, que celui-ci vienne de l'étranger ou, de façon plus dissimulée et plus perverse, de l'intérieur. Kraus estime que la théorie, qui joue un rôle absolument fondamental dans la propagande nazie, fournissait déjà en grande partie la clé pour la compréhension de la Première Guerre mondiale, au cours de

20. Timms, *op. cit.*, II, p. 543.

21. « Nachruf » (Nécrologie), *Die Fackel*, n° 501-507, 25 janvier 1919, p. 67-68.

22. *Les Derniers Jours de l'humanité*, p. 691.

23. *Ibid.*, p. 678.

laquelle l'apologétique de l'innocent persécuteur a bénéficié de conditions idéales pour faire la preuve de son efficacité :

On n'est au courant de rien et on fait diversion ; on n'a rien fait, c'est l'autre qui est coupable ; il n'est rien arrivé, mais c'est l'autre qui l'a fait ; on accuse celui qui dit la vérité d'un mensonge que l'on n'a pu cacher²⁴.

Timms n'a pas tort de rappeler, à propos des exécutions de Kragujevac, que, comme semble l'avoir déjà pressenti plus ou moins Kraus, ceux qui avaient décidé d'ignorer l'histoire allaient être condamnés par la suite à la répéter sous une forme encore plus abominable :

Il pourrait difficilement y avoir une illustration plus claire du dicton qui veut que ceux qui ignorent le passé soient condamnés à le répéter, puisqu'une certitude semblable d'être toujours dans son droit allait inspirer les représailles au cours de la Deuxième Guerre mondiale. En octobre 1941, après une attaque de partisans contre des troupes allemandes, Kragujevac est devenu à nouveau la scène d'un massacre brutal, lorsque 2 300 civils ont été rassemblés et fusillés par le premier bataillon du 724^{ème} Régiment d'Infanterie, sous le commandement d'un vétéran autrichien de la Première Guerre mondiale, le général Franz Böhme. Néanmoins, après 1945, les Autrichiens ont fermé les yeux sur le mythe selon lequel ils auraient été les victimes de l'agression hitlérienne²⁵.

3. Où commencent l'inhumanité et la barbarie ?

Kraus, dans *Les Derniers Jours de l'humanité*, accorde une importance considérable à la façon dont les soldats, conformément à la déclaration du Commandant, ont eu à se ressentir de la guerre menée contre eux par leurs propres chefs. Et il insiste sur le fait que les traitements inhumains que certains d'entre eux se sont permis d'infliger à l'ennemi, et en particulier aux prisonniers ennemis, ont été souvent associés à un comportement déjà à peu près aussi dépourvu d'humanité à l'égard de leurs propres hommes, pour ne rien dire de la façon également indigne dont ont été traités généralement les animaux qui, comme les chevaux et les chiens, ont été utilisés dans une guerre où ils avaient été eux aussi, si l'on peut dire, enrôlés de force. L'exécution de Cesare Battisti²⁶, dont Kraus a utilisé la photographie comme frontispice pour *Les Derniers Jours de l'humanité*, donne, à ses yeux, la meilleure illustration possible de la manière dont la Double Monarchie a été capable de traiter également certains de ses propres sujets, en ajoutant à l'infamie de l'acte lui-même celle de sa glorification par l'image.

Notre ignominie – observe le Râleur – a eu pour effet que la propagande ennemie, qui au lieu de mentir a simplement reproduit nos vérités, n'avait nul besoin de photographe nos actes : elle a trouvé à son grand étonnement nos propres photographies sur les lieux mêmes du crime, nous donc « en tant que nous-mêmes », en toute innocence – nous qui n'avions pas senti qu'aucun crime ne pouvait autant nous mettre à nu devant le monde que notre aveu triomphant, que la fierté du criminel qui par-dessus le marché se fait prendre en photo en arborant un visage aimable, vu qu'il éprouve une joie du feu de Dieu de pouvoir se prendre lui-même sur le

24. Karl Kraus, *Troisième Nuit de Walpurgis*, traduit de l'allemand par Pierre Deshusses, Agone, 2005, p. 349.

25. Timms, *op. cit.*, II, p. 39.

26. Député social-démocrate au Parlement autrichien, Cesare Battisti avait choisi, au moment de la déclaration de guerre, de s'enrôler dans l'armée italienne. Fait prisonnier par les Autrichiens, il fut pendu pour haute trahison et la photographie de l'exécution, avec le « bourreau jovial » au centre, entouré d'une assistance plus ou moins hilare, fut diffusée sous forme de carte postale.

fait²⁷.

Une des choses que le Râleur trouve particulièrement intolérables est que des autorités qui ont trouvé le moyen de se déshonorer à ce point se permettent d'exiger de ceux qui sont soumis à leur cruauté et leur arbitraire non seulement l'obéissance, que le citoyen n'a de toute façon pas les moyens de leur refuser, mais également le respect. Ce qui l'amène à remarquer, à propos du « visage autrichien », que l'on croit volontiers plus aimable, conciliant et compatissant que celui du frère d'armes prussien :

Faut-il que je le repère dans les petits coins de la préfecture de Vienne, dans les cachots pleins de punaises et de microbes de la garnison de Vienne, dans les lits délabrés des hôpitaux où des officiers d'application des peines et des geôliers bardés de diplômes s'attaquent aux soldats névropathes à coup d'électrochocs, afin de faire peser sur eux le soupçon de vouloir échapper au front ! N'était-il pas présent dans l'infamie et l'ignominie de tout acte administratif et surtout dans les pratiques des cours martiales dont l'une, au-delà du meurtre légal, a posé cette exigence immorale comme quoi le citoyen autrichien devait, à l'égard de son administration, de cette administration-là, « faire preuve de respect et de vénération »²⁸ ?

On devrait, du point de vue de Kraus, considérer comme constituant déjà un véritable crime contre l'humanité, à jamais impossible à pardonner, la manière dont des responsables que la pièce montre sans aucune exagération tels qu'ils ont été réellement, autrement dit, capables de parler et d'agir avec le même genre de contentement de soi, de jactance, de frivolité et d'irresponsabilité que des personnages d'opérette, ont disposé d'un droit de vie et de mort sur des milliers d'hommes et les ont contraints à emprunter le chemin de l'héroïsme et du sacrifice, sous peine d'avoir à affronter en cas de refus, et même dans certains pour des fautes tout à fait vénielles, le peloton d'exécution ou la potence. Le moins que l'on puisse dire des chiffres qu'il donne sur ce point, en ce qui concerne la façon dont les choses se sont passées dans l'armée autrichienne, est qu'ils ont quelque chose de véritablement effrayant.

Songez [dit le Râleur dans *Les Derniers Jours de l'humanité*] que sous le commandement suprême du seul archiduc Frédéric – que je tiens pour un spectre encore plus fécond que Madame Schalek [la correspondante de guerre de la *Neue Freie Presse*, que Kraus fait figurer en personne dans la pièce] – on a édifié 11 400 potences, une autre version dit même 36 000. Lui qui ne savait pas compter jusqu'à trois ! Un personnage guerrier dont les exploits ravalent Napoléon au rang de défaitiste. Allié à cet abominable kaiser des barbares dont il est proche sur le plan martial et érotique, à cet empereur de l'ère si spirituelle de la saucisse, incapable de laisser sans y toucher la moindre once de chair et de sang, tout en se tapant sur les cuisses en partant d'un rire de loup tonitruant : ainsi rit le loup Fenris quand le monde éclata en flammes²⁹.

Le mépris cinglant dont Kraus accable, dans la version finale des *Derniers Jours de l'humanité*, aussi bien l'empereur Guillaume II, présenté comme un bouffon et un sadique, que son homologue et allié autrichien, François-Joseph, et les membres de sa famille, qu'il assimile à peu de chose près à une bande crétins et de dégénérés (dont l'archiduc Frédéric, le tristement réputé Commandant en chef de l'armée austro-hongroise, fournit lui-même un exemple typique), contraste singulièrement avec la façon plutôt déférente dont il avait considéré les deux souverains et les dynasties régnantes en général au début de la guerre. De l'empereur

27. *Les Derniers Jours de l'humanité*, p. 482.

28. *Ibid.*, p. 479.

29. *Ibid.*, p. 477.

d'Autriche lui-même, un personnage inconsistant et insignifiant auquel l'histoire a donné l'occasion de se transformer en un criminel de grande envergure, il dit que « parmi les ordres d'exécution capitale il en signa un qui abattit l'humanité³⁰ ».

Mais le plus inquiétant, après tout ce qui s'est passé, est peut-être que l'on ait cessé aussi vite d'établir un rapport réel entre les causes et les conséquences, à savoir entre la guerre et la situation catastrophique qui en est résultée et qui présente toutes les apparences d'une guerre d'une autre sorte qui s'annonce et qui pourrait bien se révéler être la plus impitoyable et la plus dangereuse de toutes, celle qui commence quand, comme le dit Kraus, le culte de l'héroïsme guerrier et la recherche de la gloire sont en train de pourrir eux-mêmes sur le tas de cadavres qu'ils ont provoqué. L'invocation de la patrie, de l'amour qui lui est dû et du devoir sacré que l'on a, quand les dirigeants politiques et les chefs militaires le décident, de lui consentir le sacrifice de sa vie ont été, selon Kraus, à l'origine, au cours d'une guerre que rien ne justifiait et que, immédiatement après qu'elle a été terminée, on semble avoir commencé déjà à oublier, d'un nombre incalculable de dévastations, d'abominations et de crimes. Mais tout se passe en Allemagne à peu près comme si la seule chose à laquelle on aspire était de recommencer le plus vite possible et au nom des mêmes idéaux mensongers. Le mensonge patriotique, qui avait suscité et entretenu la haine de l'ennemi extérieur, doit cependant commencer à présent par se retourner en premier lieu contre l'ennemi intérieur, dont la déloyauté et la trahison sont censées avoir constitué les véritables raisons de la défaite

Kraus, dans le « Nachruf », se livre à une démystification impitoyable de la mythologie de l'héroïsme, qui s'efforce de substituer le culte du héros dont le sort est digne d'envie à la pitié due à la victime et au mépris que méritent ses assassins :

La mort du héros était une duperie de ceux qui l'ont exigée, préparée, provoquée ou célébrée. Être victime d'une duperie mortelle – c'était le destin de choix de ceux qui avaient cru à l'Autriche ou ne s'étaient pas défendus contre elle. Un État peut-il laisser un souvenir plus horrible que le sentiment de ceux qui savent aujourd'hui pour quel monceau de détritrus ils ont perdu les êtres qui leur étaient le plus chers³¹ ?

Une chose qui pourrait alléger un peu leur douleur et leur désespoir serait, estime Kraus, « un suicide de masse (*Massensebstmord*) des coupables³² » ; mais il leur faut, au lieu de cela, supporter le spectacle outrageant d'une arrogance encore plus grande qu'auparavant, d'une bonne conscience à toute épreuve et d'une absence totale de sentiment de culpabilité. Dans la présentation qu'il fait du texte posthume d'un de ses amis, Franz Janowitz, qui a été tué en novembre 1917, Kraus écrit, à propos de la façon dont les hommes comme lui, après avoir combattu courageusement, sont morts victimes de leur loyauté envers un pays qui ne la méritait en aucune façon :

Sa perte, comme celle du noble Franz Grüner, ne m'a pas seulement, à moi que pourtant la vitalité de la racaille qui survit s'efforce de dédommager, mis dans l'âme l'amertume contre une patrie qui ne valait pas la corde pour la pendre et aucune des cent mille potences qu'elle avait érigées pour sa sauvegarde, mais également contre un sort qui a vraiment déjà une main exercée dans l'art de répartir ses dons avec équité et de pas bouger seulement un cil quand il lui faut choisir entre Patrocle et Thersite³³.

30. *Ibid.*, p. 473.

31. « Nachruf » (Nécrologie), *Die Fackel*, n° 501-507, 25 janvier 1919, p. 40.

32. *Ibid.*

33. *Die Fackel*, n° 691-696, juillet 1925, p. 23. Dans *Troilus et Cressida*, Shakespeare met en scène plusieurs altercations entre Patrocle, le jeune homme à l'esprit noble qui

Dans un passage particulièrement saisissant des *Derniers Jours de l'humanité*, le Râleur exprime toute la douleur et l'amertume que suscite, chez lui, le sentiment que les assassins, impunis et souriants, qui ont survécu aux millions de victimes dont ils sont responsables, ne se souviennent tout simplement de rien et n'ont rien appris :

En vérité, si les voies de Dieu n'étaient impénétrables, elles seraient incompréhensibles ! Pourquoi nous a-t-il rendus aveugles à la guerre ! Les voici qui errent, tâtonnant dans la vie, les estropiés et les paralytiques, les mendiants tremblotants, les enfants aux cheveux gris, les mères démentes qui avaient rêvé d'offensives, les fils héroïques au regard vacillant dans l'angoisse mortelle et tous ceux qui n'ont plus droit ni au jour ni au sommeil et ne sont plus que les décombres d'une création ruinée. Et voilà le rire de ceux qui ont osé intervenir dans l'œuvre du juge qui trône au-dessus des étoiles, trop haut pour que son bras puisse les atteindre. Tout n'est-il pas achevé ? Leur âme ne conserve pas la moindre cicatrice, elle n'a jamais été blessée par ce qu'elle a fait, su, toléré. L'humanité, la balle lui est entrée par une oreille et ressortie par l'autre. Quittons cette horreur rieuse ! Quittons ce visage autrichien, cet infini bien-être devant cette flaque de sang³⁴ !

Une chose qui devrait nous intéresser particulièrement, dans cette période de commémoration du centenaire du déclenchement de la Première Guerre mondiale, est l'indignation et la révolte de Kraus contre la façon qu'ont eue après coup les responsables principaux de la catastrophe de formater la mémoire des années du conflit en l'orientant exclusivement dans le sens de l'héroïsation de ce qui s'est passé et de la célébration du sacrifice auquel a consenti la multitude de ceux qui sont, comme on dit, tombés au champ d'honneur. C'est à l'exemple de ces anonymes innombrables que se réfèrent volontiers après la guerre, quand il est question de défendre l'honneur terni de la profession, des chefs militaires qui ont été la plupart du temps dispensés de mettre en danger leur propre vie et qui n'ont pas hésité à faire condamner et exécuter certains de leurs hommes.

Kraus soutient que l'industrie et le marché du souvenir fonctionnent, dans les faits, essentiellement comme une organisation de l'oubli : ils ont pour but principal de faire oublier que les victimes de la guerre ont été assassinées, et par qui et pour quelles raisons véritables, sans rapport avec les idéaux que l'on invoque, elles l'ont été. Cette façon d'occulter ce qui s'est réellement passé pourrait bien être responsable à nouveau, dans peu de temps, de millions de morts. La recommandation que l'on peut faire est donc : « Ne pas tenir compte de la piété de la victime envers son meurtrier ; mépriser ceux qui non seulement oublient, mais aimeraient également interdire le souvenir !³⁵ » Bien des années après la fin de la guerre, Kraus considérait encore comme son devoir d'assumer le rôle de véritable gardien de la mémoire, celui de l'homme qui s'est fixé comme tâche de rappeler sans relâche et sans complaisance ce qui s'est réellement passé et dont il est indispensable que, même si les nations s'évertuent à l'oublier, au moins l'humanité elle-même essaie de se souvenir et conserve, si possible, à jamais le souvenir.

On comprend aisément, dans ces conditions, la réaction qu'il a eue en constatant que, presque immédiatement après la fin des hostilités, une entreprise prometteuse que l'on peut appeler celle du « tourisme des champs de bataille » a pris naissance et a commencé à prospérer, ce qui

mourra au combat, et Thersite, la racaille qui survivra (notamment II, 3 ; III, 3 et V,1).

34. *Les Derniers Jours de l'humanité*, p. 620.

35. *Die Fackel*, n° 554-556, novembre 1920, p. 55.

signifie qu'une époque comme la nôtre finit toujours par en revenir le plus vite possible à la seule chose qui compte réellement pour elle. Comme dit le Rédacteur au Responsable dans la Scène 24 de l'Acte V des *Derniers Jours de l'humanité*, qui se passe dans les locaux de la Fédération du Tourisme :

Venons-en à l'essentiel. Quelles seront les attractions que nous pourrons offrir après guerre aux étrangers, ou plutôt que pourrons-nous leur offrir en remplacement des monuments éventuellement détruits par la guerre ?

Le Responsable lui répond que les souvenirs de guerre existent justement en abondance et devraient pouvoir compenser assez facilement la perte :

Nous caressons l'espoir que le recueillement sur les tombes de nos héros et dans les cimetières militaires entraînera la venue de nombreux voyageurs. Il s'agit de mettre de nouveau en valeur notre maison. Et sur ce point justement nous en appelons à la collaboration de la presse puisqu'il nous incombe de mettre à profit les attractions que recèle chaque époque, et que les tombes de ceux qui sont morts au champ d'honneur semblent faites tout exprès pour autoriser l'espoir d'une reprise du tourisme³⁶.

La guerre, avait dit Kraus dans la *Fackel*, a transformé les marchés en champs de bataille et les champs de bataille ont été transformés à nouveau en marchés. L'après-guerre a trouvé le moyen de reconvertir immédiatement les anciens champs de bataille en un marché d'un nouveau type et d'en faire une source de profit pour le tourisme. Un des exemples les plus sidérants de cela est donné dans *Reklamefahrten zur Hölle* (Voyages promotionnels en enfer)³⁷. Le texte, dont il existe un enregistrement qui permet de l'entendre dit par Kraus lui-même, constitue une lecture et un commentaire du contenu d'un prospectus publicitaire, paru dans les *Basler Nachrichten*, pour des voyages organisés à prix réduit comportant une visite du « champ de bataille par excellence », à savoir celui de Verdun (dans une époque comme la nôtre, il est évidemment indispensable de rechercher l'excellence en tout, y compris quand il s'agit de procurer au visiteur le genre d'« impressions inoubliables » sur lesquelles doit pouvoir compter celui qui est prêt à se rendre sur les lieux mêmes de l'horreur). Kraus, qui traite ce genre de document comme une sorte de témoignage implacable contre elle-même que l'époque fournit spontanément au satiriste et qu'il pourrait se contenter à la limite de citer simplement (« mettre son époque entre guillemets » est, a-t-il écrit, sa tâche) s'indigne de la voir s'y montrer capable, en plus de tout le reste, de « profaner encore le sang qu'elle a répandu ».

4. « On a le droit de généraliser »

On pourrait, bien entendu, être tenté d'objecter qu'il ne faut pas généraliser et qu'il peut y avoir également, à côté de la recherche de la sensation, une piété d'une certaine sorte dans la curiosité et l'intérêt que le public est susceptible de manifester pour les souvenirs de la guerre. Cela semble difficilement contestable, mais le problème, aux yeux de Kraus, est justement qu'il puisse y avoir malheureusement aussi ce qu'il dénonce et qu'un reste de piété ou même simplement d'humanité devrait, à première vue, rendre tout simplement impensable. Parmi les phrases toutes faites et plus ou moins rituelles qu'il a analysées et critiquées dans la *Fackel* et également dans les *Derniers Jours de l'humanité*, il y en a peu qui réapparaissent aussi régulièrement que le slogan en vertu duquel il est entendu qu'« on ne doit pas généraliser », qui constitue le paravent derrière lequel cherchent à peu près invariablement à se dissimuler ceux

36. *Les Derniers Jours de l'humanité*, p. 578.

37. *Die Fackel*, n° 577-582, novembre 1921, p. 96-98.

qui sont coupables et aimeraient bien le faire oublier en rappelant que, s'ils ont volé cette fois-ci, ils ne l'ont pas fait les autres fois et que beaucoup d'autres, de toute façon, ne l'ont jamais fait. Kraus a toujours eu tendance à défendre, au contraire, explicitement l'idée qu'il y a des situations dans lesquelles on a le droit (et même le devoir) de généraliser. Ou, plus exactement, on ne « généralise » pas quand on considère qu'un cas unique peut être déjà, dans certaines circonstances, un cas de trop et suffire à discréditer une institution que rien n'empêche par ailleurs de continuer à comporter un bon nombre de gens vertueux et honnêtes. Ceux qui généralisent abusivement sont justement ceux qui invoquent et essaient d'utiliser à leur profit la vertu et l'honnêteté avérées des autres.

C'est le reproche que Kraus a adressé, après la fin de la guerre, à l'armée, dont les brebis galeuses s'efforçaient justement de tirer le meilleur parti possible de cette idée qu'il ne faut pas généraliser.

Du vide cérébral que la guerre a laissé après elle est sorti ce slogan défensif [« *man darf nicht generalisieren* (on ne doit pas généraliser) »]. Mais s'il ne viendrait à l'esprit d'aucune personne qui a cloué au pilori de l'humanité dix canailles militaires d'injurier du même coup quatre-vingt-dix esclaves de leur devoir non transgressé, elle n'en entendrait pas moins résonner à ses oreilles l'objection stupide qu'on ne doit pas généraliser³⁸.

L'objection est stupide pour une raison qui devrait sauter aux yeux :

Ici ce n'est pas le nombre qui décide ; un meurtrier de la troupe pèse autant que cent de ses amis et dix font la honte d'une profession dont l'humanité ne remarquera pas l'absence si ses représentants honnêtes y renoncent parce qu'ils ne peuvent pas ne pas ressentir comme incompatibles au moins après coup son devoir et leur honneur. [...] Mon blâme ne généralise pas, car j'admets des exceptions, dont je connais un bon nombre trop exactement pour ne pas attendre de leur noblesse indestructible la décision, après les révélations de cette guerre sur leur profession, d'exécuter le lance-flammes comme arme tout autant que le sabre comme ornement. Ils savent que les accusations ne peuvent pas les atteindre et que seuls agissent de façon généralisante ces défenseurs qui, sous le prétexte ou avec la croyance naïve que c'est dirigé contre tous, se mettent comme protection devant les coupables³⁹.

Quand l'Optimiste, dans la Scène 15 de l'Acte IV des *Derniers Jours de l'humanité*, reproche au Râleur sa tendance à généraliser et lui rappelle l'obligation de « ne pas méconnaître les multiples preuves de sens du devoir et de sacrifice – y compris chez les officiers », le Râleur lui répond que, justement, « il ne faut pas généraliser »⁴⁰. Car qui, au juste, a intérêt à ressasser sur tous les tons qu'il ne faut pas généraliser, si ce ne sont pas les exceptions qui ont déshonoré l'institution qui est en cause et aimeraient bien que l'on insiste plutôt exclusivement sur une chose qui devrait aller de soi et la présentent par conséquent comme si elle était elle-même extraordinaire et exceptionnelle, à savoir le sens de l'honneur et du devoir que sont censés posséder tous ses membres et que la plupart d'entre eux ont été capables de conserver effectivement ?

Il vaut la peine de citer, sur ce point, un peu longuement la réplique du Râleur, parce qu'elle exprime un principe et une conviction qui, dans toutes les batailles que Kraus a choisi de mener, ont joué un rôle absolument central. Il est absurde, souligne-t-il, de reprocher au satiriste de s'intéresser essentiellement aux exceptions scandaleuses et non à ce qui constitue ou peut-être, plus exactement, est censé constituer la normalité et qui va justement (généralement un peu trop) de soi:

38. « *Man darf nicht generalisieren* », *Die Fackel*, n° 640-648, janvier 1924, p. 134.

39. « *Nachruf* » (Nécrologie), *Die Fackel*, n° 501-507, 25 janvier 1919, p. 31-34.

40. *Les Derniers Jours de l'humanité*, p. 424

Si [...] on devait attirer l'attention sur ceux qui dans la guerre n'ont pas perdu leur honneur, on soulignerait ce qui est naturel et on finirait par attaquer l'institution en donnant l'impression que l'honneur est exceptionnel. C'est justement en désignant ces canailles que l'on évite le reproche de généraliser : seuls ceux qui sont concernés peuvent le faire, pas les autres. Je ne voudrais attaquer personne en particulier, seulement l'institution dans son ensemble. Qu'elle ne pervertisse pas un homme d'honneur compte moins pour moi que de métamorphoser un homme faible en canaille. N'allez pas croire que je prends pour des tyrans délibérés ces lâches philistins qui sautent aujourd'hui sur l'occasion d'exercer un pouvoir pour se venger sur leurs hommes de leur manque de virilité. Ils versent le sang parce qu'ils ne supportent pas de le voir et n'en ont jamais vu. Ils agissent dans l'ivresse d'être soudain leur propre supérieur et de pouvoir faire des choses en « se couvrant » – c'est indispensable – derrière cette occasion, sans s'impliquer eux-mêmes. Et à la plupart de ces ignobles personnages on ne pourra même pas demander de comptes puisque leurs agissements sont couverts par un règlement, le règlement militaire, qui les autorise et les oblige à faire tout ce que le code pénal jusqu'ici leur interdisait⁴¹.

Une des illusions de la pire espèce réside, aux yeux du Râleur, dans le discours de ceux qui croient aux vertus régénératrices de la guerre et répètent sur tous les tons que ce qui en sortira en fin de compte est un véritable renouveau de la civilisation. Il n'a, en ce qui le concerne, absolument aucun doute sur le fait que la guerre ne rend pas meilleurs ceux qui étaient bons et rend seulement encore plus mauvais ceux qui l'étaient déjà. C'est donc une expérience qu'il n'y a rigoureusement aucun intérêt, pour l'humanité, à vouloir tenter, parce que le résultat ne comporte aucune incertitude et ne peut être que négatif :

S'il faut un incendie criminel pour vérifier que deux honnêtes occupants d'une maison sont prêts à sauver des flammes dix occupants innocents alors que quatre-vingt-huit occupants malhonnêtes profitent de l'occasion pour se livrer à des crapuleries, il serait malvenu d'entraver l'action des pompiers et de la police en chantant les louanges des bons côtés de la nature humaine. Il n'était nullement besoin de prouver la bonté des bons, et inutile de provoquer une situation permettant aux méchants d'être encore plus méchants⁴².

Que dirait donc le Râleur à un public qui est habitué à entendre parler plutôt de la grandeur d'âme, du sens de la solidarité et du sens du sacrifice que la guerre est capable de mettre en évidence, s'il pouvait penser que le public en question est encore capable de l'entendre ? Par exemple :

Que si cette guerre ne tue pas les bons, il se peut qu'elle fabrique une île de moralité pour ceux qui, même sans elle, étaient déjà bons. Qu'en revanche elle métamorphosera tout l'arrière en un immense champ d'escroquerie, de délabrement et de félonie, et que le mal, grâce à elle et au-delà, continuera à sévir, il engraissera derrière les idéaux mis en avant, et enflera de ses victimes. Que dans cette guerre, cette guerre d'aujourd'hui, la civilisation ne se renouvelle pas mais échappe par suicide au bourreau. Qu'elle a été plus qu'un péché – qu'elle a été mensonge, mensonge quotidien, d'où coulait l'encre d'imprimerie comme du sang, l'un alimentant l'autre, se répandant tel un delta dans l'océan de la folie⁴³.

La guerre a créé une situation dans laquelle le sang répandu a fait couler des flots d'encre d'imprimerie et l'encre d'imprimerie a fait couler des flots de sang. Et elle a constitué un banc d'essai extraordinaire non seulement pour tester les capacités de destruction de ce que l'humanité a

41. *Ibid.*

42. *Ibid.*, p. 132.

43. *Ibid.*, p. 195.

été capable de concevoir de plus perfectionné en matière d'armement, mais également pour démontrer de façon éclatante les possibilités à peu près illimitées et encore largement insoupçonnées de la communication et de la propagande. Après la perte de la forteresse de Przemyśl, une place forte de Galicie occidentale conquise par les Russes en mars 1915 et reprise un mois plus tard par les troupes austro-allemandes, le Général d'état-major, dans la Scène 16 de l'Acte II des *Derniers Jours de l'humanité*, explique au téléphone au journaliste chargé d'écrire le compte rendu de l'événement le principe fondamental et élémentaire à appliquer dans tous les cas de cette sorte, à savoir que la valeur et l'importance d'une forteresse changent du tout au tout selon qu'elle est restée entre nos mains ou tombée dans celles de l'ennemi :

Quoi, tu as encore tout oublié ? – Ah, vous autres – Écoute, mets-toi bien ça dans le crâne – Les points principaux : primo, de toute façon cette forteresse ne valait pas un clou. C'est le plus important – Comment ? on ne peut pas – Quoi ? on ne peut pas faire oublier que depuis toujours cette forteresse est la fierté – on peut tout faire oublier, mon cher ami ! Alors écoute, de toute façon cette forteresse ne valait pas un clou, rien que de la quincaillerie – Comment ? l'artillerie la plus moderne ? Je te l'ai dit, rien que de la quincaillerie, compris⁴⁴ ?

Dans la scène correspondante de l'Acte III (Scène 22), après que la forteresse a été reprise, elle redevient automatiquement la fierté nationale de l'Autriche, pourvue de l'artillerie la plus moderne, etc. Et le Général peut réitérer sans la moindre gêne le même principe cynique : « On peut tout faire oublier, mon cher ami ! »⁴⁵, à commencer, bien entendu, par l'assurance avec laquelle on avait affirmé soi-même, quelques semaines seulement auparavant, exactement le contraire de la nouvelle vérité. Dans les scènes de cette sorte, la rencontre et la combinaison habituelles, sur le terrain des opérations lui-même, de la bouffonnerie et du tragique a quelque chose de réellement fascinant. Comme l'observe Timms avec justesse :

L'effet comique de cette scène ne devrait pas nous amener à négliger la sombre vérité qu'elle incarne. L'officier peut sembler être un personnage tiré d'une opérette, mais sa technique anticipe le Ministère de la Vérité dans *1984* d'Orwell⁴⁶.

Dans le cas de la presse, comme dans celui de l'armée, Kraus s'est trouvé évidemment confronté régulièrement au moyen de défense usuel qui s'appuie sur la dénonciation de l'injustice consistant à généraliser abusivement. Et il y a répondu également en soutenant que ce n'était pas lui, mais ceux qui étaient visés et atteints par sa critique, qui commettaient la faute de généraliser. Qu'un système comme celui du journalisme ne pervertisse pas un homme honnête et courageux comptait pareillement, à ses yeux, beaucoup moins que le fait qu'il réussisse à transformer aussi facilement un homme faible en une crapule et permette, là encore, aux coupables de se soustraire largement à l'obligation de rendre des comptes sur ce qu'ils ont fait. Il y a des institutions qui offrent décidément trop d'occasions à un nombre trop grand de gens sans caractère pour ne pas faire un nombre significatif de larrons ; et c'est en principe à elles, bien plus qu'aux individus concernés, que le satiriste essaie de s'attaquer à travers les canailles qu'il désigne et dont il stigmatise les infamies.

44. *Ibid.*, p. 243.

45. *Ibid.*, p. 335.

46. Timms, *op. cit.*, II, p. 40.

On peut se représenter Kraus, dans les années de l'après-guerre, comme un homme qui voyait la foule innombrable des morts de la guerre de 1914-1918 non pas comme des héros dont on doit garder et célébrer le souvenir, mais avant tout comme les victimes de l'injustice révoltante et de la barbarie monstrueuse d'une guerre stupide et atroce, des victimes qui demandaient justice et exigeaient que le crime abominable qui avait été commis contre elles soit jugé et puni. « Car, dit-il dans l'avant-propos aux *Derniers Jours de l'humanité*, plus grande que la honte de la guerre est celle des hommes qui ne veulent plus rien en savoir : ils admettent qu'elle est mais pas qu'elle a été.⁴⁷ » Pour ceux qui, pendant les années de la guerre, ont répété à satiété le slogan « Que voulez-vous, c'est la guerre ! », qui a servi à couvrir toutes les infamies, « le seul fait de rappeler "C'était la guerre" perturbe le repos mérité des survivants⁴⁸ ». Or ce que l'on considère comme le plus important est justement de ne pas perturber le repos des survivants et d'éviter de demander des comptes à ceux d'entre eux qui se sont comportés comme de vrais criminels et en ont la plupart du temps tiré un profit à la fois matériel et moral.

En Allemagne et en Autriche, comme dans tous les autres pays belligérants, les bouchers de la guerre ont été plutôt honorés, de façon générale, par des distinctions diverses, dont certaines, comme les doctorats *honoris causa* qui leur furent décernés à plusieurs reprises par des universités, étaient pour le moins difficiles à accepter. Dans un numéro de la *Fackel* de 1921, Kraus exprime son indignation et sa honte à propos du doctorat *honoris causa* qui fut décerné au général Ludendorff par la Faculté de médecine de l'université de Königsberg, autrement dit, de la ville dans laquelle avait été écrit le *Traité de paix perpétuelle* de Kant⁴⁹. Quelques années auparavant, en janvier 1917, il avait noté, sous le titre *Le carnaval tragique*, l'information suivante, qui pouvait déjà être classée à peu près dans la même catégorie :

Berlin, 10 novembre. La *fil*le du général antérieurement commandant Oda von Alvensleben de Stuttgart a, avec une thèse *La guerre commerciale des sous-marins allemands selon le droit international*, obtenu le *grade de docteur* à la Faculté des sciences politiques de l'université de Tübingen⁵⁰.

« C'est, dit le Râleur, à l'ombre de l'idéal que le mal prospère le mieux⁵¹. » Et l'Université elle-même ne s'est pas dérobée devant l'obligation de protéger les grands idéaux, y compris lorsqu'ils ont été invoqués pour justifier des actions de l'espèce la plus révoltante. Kraus soutient que l'Allemagne est particulièrement mal placée pour jouer les victimes de la barbarie de l'ennemi, notamment « parce qu'ici s'est offerte toute une armée de benêts et de filous journalistiques, littéraires et académiques, mercenaires payés en sang étranger, qui, de la même plume avec laquelle ils avaient rejeté sur les ennemis le reproche d'une conduite inhumaine de la guerre, voire sur le même papier, le bombardement d'infirmes, d'églises, de salles de classe, le torpillage de navires-hôpitaux, les honneurs et la transfiguration octroyés à des chasseurs d'hommes⁵² ». On peut, estime le satiriste, éprouver de la compassion pour ceux auxquels il n'a été laissé aucun choix, mais certainement pas pour « l'intelligence allemande qui comme celle d'aucun autre pays, du premier poète au dernier reporter, du premier professeur de droit international au dernier pasteur », a

47. *Les Derniers Jours de l'humanité*, p. 8.

48. *Ibid.*

49. *Die Fackel*, n°577-582, 1921, p. 94.

50. *Die Fackel*, n°445-453, 18 janvier 1917, p. 159.

51. *Les Derniers Jours de l'humanité*, p. 165.

52. « Die Sintflut » (Le déluge), *Die Fackel*, n° 499-500, novembre 1918, p. 66.

pataugé dans le bain de sang et en a tiré avantage. Ce n'est que justice si elle doit à présent, acquitter, elle aussi, sa part du châtement mérité et si « la barbarie de la culture » et ce qui était censé constituer la vie de l'esprit risquent même de se retrouver pendant longtemps dans une situation économique pour le moins difficile⁵³.

5. *Le crime aurait-il pu et dû être puni ?*

Quelles que soient la compréhension et l'indulgence coupables sur lesquelles ils ont pu compter, ni les généraux eux-mêmes, ni les gouvernements des pays concernés n'ont cependant bénéficié, selon Kraus, d'une impunité aussi scandaleuse que celle du monde journalistique. Les guerriers de la presse, qui ont déchaîné l'hystérie belliciste, entretenu pendant toutes ces années la ferveur cocardière et menti de façon systématique sur la réalité effroyable de la guerre, savaient que rien de ce qui peut arriver, au moins de temps à autre, aux chefs militaires ou aux responsables politiques ne risquait de leur arriver à eux. La guerre à peine finie, ils avaient déjà oublié et pouvaient se retrouver, en toute bonne conscience, au premier rang des pacifistes fervents. À la différence des acteurs réels, les journalistes ont joué un jeu qui était, comme, dit Kraus, « sans mise » et, du même coup, également sans pertes. Les seuls vainqueurs réels d'une guerre que tout le monde a finalement perdue ont été les gens comme Moriz Benedikt, le propriétaire tout-puissant de la *Neue freie Presse*, qui apparaît dans *Les Derniers Jours de l'humanité* sous la forme du « Maître des Hyènes », en quelque sorte le charognard suprême. En plus du fait que l'actualité immédiate a aussi ses exigences et ne permet jamais de s'attarder longuement sur ce qui vient de se passer, aussi dramatique que cela ait pu être, la presse avait donc, plus encore que la plupart des autres pouvoirs et institutions, de bonnes raisons de participer activement à l'organisation de l'oubli général et de ne pas souhaiter se voir rappeler ce qu'elle avait elle-même fait. Le Râleur n'hésite pas à soulever explicitement la question de savoir si le messenger de la catastrophe n'en a pas été aussi le vrai responsable :

Le reporter qui dans son article fournit à la fois les faits et l'imagination des faits masque ces derniers de sa personne et les rend inimaginables. Et sa suppléance est à ce point terrifiante que je dénoncerais presque en chacun de ces misérables qui, avec leur cri « Edition spéciale ! », ont marqué irrémédiablement et à jamais l'oreille humaine, les véritables instigateurs de cette catastrophe universelle. Le messenger n'est-il pas aussi le coupable⁵⁴ ?

La justice la plus élémentaire aurait exigé, selon Kraus, que, pour reprendre une formule qui revient fréquemment dans les articles de cette époque-là, le papier journal, qui avait servi plus que n'importe quoi d'autre à allumer l'incendie mondial, y soit jeté tout entier. Mais l'idée de demander réellement aux journaux les plus puissants et les plus influents des comptes sur leur attitude avant et pendant les années de la guerre aurait, semble-t-il, été perçue comme tout à fait incongrue et ils n'ont procédé, de leur côté, à aucun examen de conscience sérieux et exprimé aucune espèce de gêne ou de repentir. La capacité qu'a eue la presse de ne tirer aucune conséquence et d'encourager les lecteurs à faire la même chose constitue, du point de vue de Kraus, un point tout à fait crucial, parce que c'est justement cette façon de ne pas s'interroger sur les origines et les responsabilités et d'ignorer les suites, cette entreprise de dénégation systématique et pour finir « cette mise hors circuit de toute réalité – de la

53. *Ibid.*

54. *Les Derniers Jours de l'humanité*, p. 181.

guerre, de ses causes, de ses conséquences – et même de la réalité la plus réelle de toutes, celle de sa propre détresse⁵⁵ », qui ont contribué de façon décisive à rendre possibles l'arrivée au pouvoir de Hitler et le nouveau désastre mondial qui s'est produit une vingtaine d'années seulement après la fin de la Première Guerre mondiale.

À la différence de la majorité des Allemands et des Autrichiens, Kraus n'a jamais eu de doute sur la responsabilité bien réelle que l'Autriche et l'Allemagne portaient dans le déclenchement de la Première Guerre mondiale. L'attaque déclenchée contre la Serbie par l'Autriche et l'invasion de la Belgique par les troupes allemandes ont été qualifiées par lui d'actes criminels⁵⁶. À la fin de la guerre, il pensait que les responsables politiques qui l'ont voulue et décidée devraient être traduits devant une cour de justice internationale et traités et sanctionnés comme de véritables criminels. Il avait été influencé, sur ce point, par la lecture de *Vers la paix perpétuelle* de Kant, un texte qu'il admirait profondément et dans lequel sont préfigurées implicitement l'idée d'une Société des Nations destinée à arbitrer les conflits entre les États et celle d'un tribunal international chargé de juger et de punir ceux qui ne respectent pas les règles qui ont pour but de rendre possible le règlement pacifique de ceux-ci.

Kraus avait été également en contact, à ce moment-là, avec le juriste autrichien Heinrich Lammasch, qui avait déploré la rigidité extrême de la position adoptée, dans la négociation, par l'Allemagne et s'était efforcé en vain d'obtenir pour son propre pays une paix de compromis honorable, impliquant, de la part de l'Autriche, des concessions importantes que les nationalistes et les jusqu'au-boutistes s'étaient, bien entendu, empressés de dénoncer comme inacceptables. Kraus, qui avait pris lui-même depuis le début de la guerre le risque d'être accusé de défaitisme et de trahison, et avait apporté sans hésiter son appui à Lammasch, s'est souvenu plus tard d'une conversation au cours de laquelle ils avaient discuté le problème de la responsabilité des criminels de guerre au regard de la loi internationale et étaient tombés d'accord pour estimer que les responsables de la propagande guerrière devraient avoir à rendre des comptes devant une instance judiciaire internationale⁵⁷.

Si Kraus s'est comporté, du début à la fin de la guerre et lors des négociations de paix, comme un disciple de Kant, préoccupé dans tous les cas, y compris dans les affrontements entre les nations, de faire triompher le respect du droit contre le culte de la force, il ne s'est pas pour autant mépris sur ce que pouvait comporter de fondamentalement suspect la tendance des Allemands à invoquer plutôt, pour justifier leur choix du deuxième de préférence au premier, un autre de leurs héros et maîtres à penser intellectuels, à savoir Nietzsche. Le Râleur, dans une de ses conversations avec l'Optimiste, constate que la guerre a été menée au fond « pour la plus grande gloire de l'industrie d'armement⁵⁸ », et certainement pas pour le genre de but et d'idéal qu'aurait pu approuver un philosophe comme Nietzsche. Le plus inquiétant est que l'on ne veuille pas uniquement vendre plus de canons, mais qu'on veuille en avoir plus, simplement pour eux-mêmes, et même pas pour l'argent qu'ils sont capables de rapporter :

Nous ne voulons pas seulement davantage d'exportation, et pour cela davantage de canons, nous voulons aussi davantage de canons pour eux-

55. « Er hat so Heimweh gehabt » (Il a eu tellement le mal du pays) », *Die Fackel*, n° 568-571, mai 1921, p. 7.

56. « Nachruf » (Nécrologie), *Die Fackel*, n° 501-507, 25 janvier 1919, p. 12.

57. « Lammasch und die Christen » (Lammasch et les chrétiens), *Die Fackel*, n° 521-530, janvier 1920, p. 154 ; cf. *ibid.*, n° 531-543, p. 57.

58. *Les Derniers Jours de l'humanité*, p. 187.

mêmes : voilà pourquoi ils sont obligés d'aller au front. Notre vie et notre pensée sont soumises à l'intérêt de l'industrie lourde. Nous vivons sous le signe du canon. Comme celui-ci a fait alliance avec Dieu, nous sommes perdus. Voilà l'état des choses⁵⁹.

Or il n'est pas du tout certain, c'est le moins que l'on puisse dire, que Nietzsche aurait apprécié l'évolution qui a amené ses compatriotes à vivre ainsi sous le signe du canon et donc, pour commencer, sous celui de l'industrie lourde. Si on considérait les choses « sous l'angle d'un idéal nietzschéen », comme celui auquel l'Optimiste fait référence, que verrait-on au juste ?

On verrait alors [explique le Râleur] la surprise de Nietzsche qu'après Sedan la « volonté de puissance » ne se manifeste pas comme triomphe de l'esprit mais sous forme de multiplication des cheminées d'usine. Nietzsche était un penseur qui s'était « imaginé les choses autrement ». Concrètement, l'élan de l'âme en 1870. D'emblée, il n'aurait sans doute pas cru à celui de 1914. Il n'aurait pas été obligé de se laisser méduser par la victoire de ses propres pensées. Et aurait peut-être renié le conquérant qui, avec la « volonté de puissance » et d'autres équipements culturels dans son paquetage, part sur le sentier de la guerre⁶⁰.

Autrement dit, ce n'est sûrement pas à Nietzsche qu'il faut penser en premier lieu si l'on cherche des fabricants pour les équipements culturels dont on n'a pas oublié de charger aussi le paquetage des combattants.

Il ne devrait pas être nécessaire de préciser qu'aussi impitoyable qu'ait pu être le jugement de Kraus sur le comportement de l'Allemagne et celui de son propre pays, il n'en était pas moins convaincu en même temps, autant et plus que d'autres, de l'injustice profonde des traités de paix et de celle d'opérations comme l'occupation militaire de la Ruhr en 1923. Il n'avait aucun doute sur le fait qu'une paix du genre de celle que les vainqueurs avaient imposée aux vaincus avait toutes les chances de constituer avant tout une préparation à une nouvelle guerre, ce que l'on pourrait exprimer par un renversement de l'adage usuel : *si vis bellum, para pacem*⁶¹. Mais Kraus ne croyait justement pas qu'une injustice subie puisse jamais constituer une raison de se préparer à en commettre une autre encore bien pire.

On lui avait souvent reproché, pendant les années de la guerre, de donner dans la *Fackel* l'impression de considérer que l'injustice et la honte étaient uniquement du côté de ceux qui avaient pris la responsabilité de la déclencher et mérité pleinement de la perdre. À cette objection que lui fait un lecteur dans une lettre, il répond en décembre 1918 que rien n'est plus faux et qu'il n'a jamais dit ni pensé que l'ennemi était foncièrement meilleur et encore moins qu'il était irréprochable :

Que toute la splendeur et tout le droit soient de l'autre côté, cela ne pourrait être déduit d'aucun des articles que j'ai publiés pendant la guerre, mais ce qui le peut sans aucun doute est le commandement moral de connaître et de confesser la misère sordide et l'injustice qui se trouvent de son propre côté. Si des esprits de l'autre bord remplissent de leur côté ce devoir, on vient ainsi en aide à l'humanité ; nous devons faire ce qui nous incombe. Le devoir n'est pas rempli avec la paix. L'ennemi doit oublier ce que l'ennemi lui a fait et ne doit jamais oublier ce qu'il a fait à l'ennemi. Tous les deux malheureusement pèchent contre ce commandement⁶².

59. *Ibid.*

60. *Ibid.*

61. « Si tu veux la guerre, prépare la paix. » — *Die Fackel*, n°514-518, fin juillet 1919, p. 24.

62. *Die Fackel*, n° 508-513, mi-avril 1919, p. 45.

Il est question de ce problème, dans *Les Derniers Jours de l'humanité*, au cours d'une conversation entre l'Optimiste et le Râleur.

Ce sale monde [dit le deuxième] prétend de celui qui le débarrasse de la saleté qu'il la lui aurait apportée. Mon patriotisme – d'une autre nature que celui des patriotes – ne supporterait pas de céder ce travail à un humoriste ennemi. Voilà ce qui a déterminé mon comportement pendant cette guerre. Je conseillerais à un humoriste anglais qui nous trouverait à juste titre impossibles d'appliquer son humour aux affaires de son propre pays. Cela dit, il n'y a pas d'humoristes anglais⁶³.

La raison pour laquelle l'humour est ici un droit et une nécessité est indiquée clairement dans l'avant-propos de la tragédie :

L'humour n'est que le reproche à soi-même de quelqu'un qui n'est pas devenu fou à la pensée d'avoir gardé le cerveau intact en témoignant de cette époque. Seul lui, qui livre à la postérité la honte de sa participation, a droit à cet humour. Quant à ses contemporains, qui ont toléré qu'adviennent les choses décrites ici, qu'ils relèguent le droit de rire derrière le devoir de pleurer⁶⁴.

En réponse à la constatation qu'il n'y a pas d'humoristes anglais, en tout cas pas au sens dont il s'agit, l'Optimiste répond en mentionnant le nom de George Bernard Shaw. Quelqu'un qui aurait regardé du côté des philosophes aurait pu probablement citer aussi celui de Russell. Kraus aurait été certainement heureux de lire, sous la plume de celui-ci, dans un article daté du 6 septembre 1917, à propos des poursuites déclenchées contre Edmund Dene Morel, un autre oiseau qui avait été accusé (et condamné à six mois de prison) pour s'être, lui aussi, considéré comme autorisé à essayer de nettoyer son propre nid :

Quiconque se livre à une étude impartiale sur l'origine de la guerre ne peut qu'être d'accord avec l'individu Morel quand il estime que, pour que les guerres prennent fin, les nations doivent acquérir une connaissance approfondie de leurs causes, et ne pas se contenter de les attribuer à la méchanceté de l'ennemi. M. Morel s'est consacré à la diffusion de cette vérité, sur le sol britannique comme à l'étranger ; mais de nos jours il est illégal de transmettre la connaissance qu'on a des faits, même à un écrivain aussi éminent que M. Romain Rolland⁶⁵ »

Il est essentiel, du point de vue de Kraus, de ne pas oublier d'ajouter à cela que, si l'on veut éviter que les guerres recommencent, il ne faut pas non plus se contenter d'attribuer leurs conséquences essentiellement à la méchanceté de l'ennemi, y compris lorsque c'est lui qui les a gagnées.

63. *Les Derniers Jours de l'humanité*, p. 480.

64. *Ibid.*, p. 7.

65. Russell, *Le pacifisme et la révolution*, op. cit., p. 255. Une des choses reprochées à Morel était d'avoir envoyé en Suisse une brochure de l'UDC (*Union of Democratic Control*, créée en août 1914 par des députés opposés à la guerre) à l'écrivain pacifiste Romain Rolland.